

# L'art de l'escroquerie

Faux-semblants, trompe-l'œil, mises en abyme et jeux de miroirs... Arthur Phillips fait preuve d'une grande ingéniosité narrative pour nous parler de Shakespeare, de l'art en général et de l'imposture en particulier.

SANTIAGO ARTOZQUI

**ARTHUR PHILLIPS**

**LA TRAGÉDIE D'ARTHUR**

trad. de l'anglais (États-Unis) par Bernard Hoepffner  
Le Cherche-Midi, coll. « Alléus », 616 p., 22 €

Le quatrième roman d'Arthur Phillips raconte les circonstances qui ont entouré la découverte d'une pièce inconnue de Shakespeare, *La Tragédie d'Arthur*.

Le narrateur – un écrivain nommé Arthur Phillips – et sa sœur jumelle Dana sont les enfants d'un faussaire excentrique qui éprouve une passion sans bornes pour Shakespeare et qui, entre deux séjours en prison, tente de transmettre à sa progéniture l'admiration qu'il voue à l'auteur de *Macbeth*. Dana adhère et devient shakespearienne, mais Arthur, qui se sent exclu de cette complicité littéraire, se met à détester tout ce qui touche au tragédien. Peu avant de mourir, le père d'Arthur lui lègue un in-quarto publié en 1597 qu'il affirme avoir dérobé chez un particulier et dans lequel figure une pièce de Shakespeare inconnue jusqu'alors. Arthur Phillips est convaincu que ce livre est un faux. Random House, l'éditeur, fait expertiser le texte et souhaite le publier malgré les réticences d'Arthur, qui, comme il détient l'unique exemplaire existant, obtient toute latitude pour exposer dans une préface les arguments qui le poussent à remettre en cause son authenticité.

Si Arthur a des doutes, c'est que cette pièce présente bien trop de similitudes avec sa vie familiale pour que cela soit le fruit du hasard. Il soutient que son père voulait faire de leur existence une tragédie shakespearienne dont cette découverte constituerait le dénouement, et, quoi qu'en pensent Random House ou Roland Verre – l'expert littéraire que ces derniers ont diligemment –, Arthur refuse de cautionner cette ultime escroquerie paternelle. Cependant, malgré ses protestations de bonne foi, jusqu'à quel point peut-on faire confiance à l'honnêteté de ce narrateur ? Ne se pourrait-il pas qu'Arthur Phillips cherche à se venger de ce père trop envahissant en lui ôtant son seul titre de gloire, la découverte d'une nouvelle pièce du Barde ?

Cette longue introduction, traversée par des thèmes que Shakespeare a abordés dans ses pièces – rapport au père, fausses apparences –, évoque aussi les controverses qui ont entouré la paternité des écrits d'un homme qui, à sa mort, n'a laissé aucun livre et aucun manuscrit. Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ce débat a donné naissance aux théories les plus exubérantes quant à la véritable identité de l'auteur des tragédies et des sonnets : Marlowe, Bacon, le comte d'Oxford... Multiples dédoublements d'identité auxquels font écho ceux que l'on retrouve dans ce texte et qui nous obligent à préciser chaque fois si la personne dont on parle est « la vraie ».

Pour la sortie de ce roman, Arthur Phillips – « le vrai », donc – a donné des conférences de



ARTHUR PHILLIPS

presse au cours desquelles il prolongeait ce rôle, jouant les fils de faussaire, à tel point que de vieux amis sont venus lui dire qu'enfants ils ne soupçonnaient pas qu'il traversait de telles épreuves ! On constate donc que Phillips a atteint son objectif : faire de son livre un méta-roman qui empiète sur le réel. Cette démarche, qui n'est pas sans évoquer certaines performances d'art contemporain, s'accompagne d'une réflexion sur la nature d'une œuvre. La question que pose Phillips est celle de la subjectivité que le contexte imprime sur nos jugements esthétiques. Certes, le sujet n'est nouveau pour personne : on sait bien que si tout le monde s'accorde à dire que telle chose est de l'art, on sera soi-même fortement tenté de le penser. Toute l'habileté de l'auteur est d'avoir imaginé un récit-cadre qui illustre cette idée de façon concrète. On pourrait bien sûr arguer que *La Tragédie d'Arthur* ne résisterait pas à l'analyse d'un véritable expert, qu'un véritable éditeur ne l'aurait pas publiée, et que dès lors l'exercice ne prouve rien. On aurait sûrement raison. Ou à cela ne tienne, Arthur Phillips, qui est décidément machavélique, transforme ce défaut en qualité puisqu'il s'ingénie à nous soutenir que le texte est un faux – ce qui renforce d'autant la crédibilité de sa construction romanesque – tout en dominant corps à cette imposture sous la forme d'une pièce qu'on peut effectivement jouer sur scène. Dont acte. Elle va être montée à New York par The Guerrilla Shakespeare

Project, une compagnie théâtrale qui s'est donnée pour but de revisiter les pièces du dramaturge comme s'il s'agissait de productions contemporaines. Au rythme où se propagent les « mêmes (1) » – et des textes comme le protocole de Sion sont là pour nous démontrer qu'en effet, ils se propagent vite –, dans cinquante ans, beaucoup seront convaincus que *La Tragédie d'Arthur* est une œuvre de jeunesse de Shakespeare... Ou pas, d'ailleurs, car finalement tout ceci n'est qu'un jeu littéraire.

On aura compris qu'il est particulièrement difficile de rendre justice à ce livre très riche, d'autant qu'à l'évidence de nombreux détails porteurs de sens ne figurent pas dans cette chronique (je donnerai un seul exemple : dans le roman, le père d'Arthur s'appelle aussi Arthur, homonymie dont découle tout naturellement un triple jeu de miroirs sur l'identité...). Tout cela est fluide, intelligent, drôle et finement pensé. On imagine qu'Arthur Phillips a dû bien s'amuser à l'écriture (et Bernard Hoepffner à le traduire). Un détail, cependant : j'ai lu l'introduction avant de lire la pièce, et, à la réflexion, j'aurais préféré l'ordre inverse, qui m'aurait permis d'aborder cette dernière d'un œil vierge. Chacun fera comme il voudra, mais dans un cas comme dans l'autre, *La Tragédie d'Arthur* vaut le détour. |

1. Au sens de Richard Dawkins.